

Lundi 24 octobre 2011 23H52 [GMT+ 1]

NUMERO 68

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



Pour signer l'Appel « Libérez RAFAH ! Du Raffut pour Rafah ! », cliquez sur le lien :

<http://www.lacanquotidien.fr/blog/Appelpourrafah>

▪

POUR DECOUVRIR LES NOUVELLES SIGNATURES CLIQUEZ ICI

■ ■ ■

SOMMAIRE

▪ SANS NOUVELLES ▪

TEXTE N°2 PROPOSÉ À LA RUBRIQUE *REBONDS*, par *Philippe La Sagna*

▪ LACAN QUOTIDIEN SOUTIENT ▪

LE THEATRE CONTRE LE FANATISME

▪ CHRONIQUES ▪

PLÉNITUDE DE LUMIÈRE par *Philippe De Georges*

&

PORTRAITS par *Philippe Hellebois*

▪ NOUVELLES DE JAM ▪

▪ FENÊTRE ▪

LE NOM DES AMOURS (II), par *Laure Pastor*

▪ ÉCHO ▪

TRENTE MILLE DISPARUS par *Graciela Brodsky*

▪ SANS NOUVELLES ▪



TEXTE N°2 PROPOSÉ À LA RUBRIQUE *REBONDS*, par Philippe La Sagna

**LES DEUX SOURCES DE L'HISTOIRE DE LA PSYCHANALYSE D'E. ROUDINESCO
EN REPONSE A SA PROPOSITION D'EQUILIBRER LES PSYCHANALYSTES.**

En 1978 Elisabeth Roudinesco découvre le « livre fondateur », à ses dires, de l'histoire de la psychanalyse : *Histoire de la découverte de l'inconscient, Histoire de la psychiatrie dynamique*, de Henri F. Ellenberger, paru en 1974 en français et en 1970 pour l'édition anglaise. Il rencontre alors l'indifférence du public. Elle le fera publier à nouveau en rédigeant la préface, et en pratiquant une élision du titre en 1994, « l'histoire de la psychiatrie dynamique » disparaît.

Quand elle rédige la préface à la seconde édition Me Roudinesco, qui se veut l'héritière du travail d'Ellenberger, (cf. préface à l'édition, p. 9) souligne que les analystes de l'IPA étaient dans « le culte du père mort » en ce qui concerne Freud et que, pour les lacaniens : «... à leurs yeux, l'enseignement du maître mort se réincarnait dans la parole du vivant et la pensée de celui-ci et la présence de celui-ci interdisait l'accès à une conscience historique ». Ainsi pour faire de l'histoire selon Me Roudinesco, il ne faut pas de maître, surtout vivant, mais il est moins sûr qu'il ne faille pas de Dieu.

Ellenberger présenté comme son maître en histoire était, lui, enfant de missionnaire protestant et analysant fugace d'Oskar Pfister. Ce même Pfister fût partisan de la cure d'âme (*Seelensorge*) mixant religion et psychanalyse. Ellenberger, lui, se tenait à distance de l'analyse comme pratique, pour garder ce qu'il considérait être une position « neutre ». Son élève, Me Roudinesco, ne permet pas toujours au lecteur de ses textes, de distinguer qui parle ou écrit ; la psychanalyste ou l'historienne ? De plus son lecteur est dérouté par une antinomie entre les deux positions, antinomie qu'elle réclame, semble-t-il. Peut-on être historien et psychanalyste, voire peut-on être psychanalyste et analysé pour faire de l'histoire ou en parler ? Il est vrai qu'on en doute à lire cet article de *Libération*. Dans sa

préface Me Roudinesco vante le travail fait par Ellenberger sur les contemporains de Freud en soulignant les efforts du psychiatre historien pour faire valoir Jung. Elle écrit ainsi : « *Il fait aussi le point sur l'attitude de Jung face au nazisme, montrant, document à l'appui, que la collaboration effective de celui ci avec le nazisme fût minime.* »

En 1963 Ellenberger avait publié un article sur les « Mouvements de libération mythique » dans lequel il montrait, selon la préface à son ouvrage de 1994 rédigée par Me Roudinesco : « *Comment se constitue dans toute relation thérapeutique la position mythique d'un maître à la fois prophète, chaman et héros libérateur, régnant sur ses disciples à travers le transfert* ». Cette thèse est le b, a, ba des ennemis de la psychanalyse depuis plus de 50 ans. Le maître c'était Freud pour Ellenberger, ou plus tard pour Onfray qui emprunte beaucoup à Ellenberger. Ce maître devient pour Me Roudinesco, sous forme de copié-collé, Lacan. Il ne s'agit pas ici d'histoire mais d'une thèse pseudo scientifique reprise, par exemple, par Mikkel Borch-Jakobsen dans *Le dossier Freud enquête sur l'histoire de la psychanalyse*. Il cite, à la page 35 de ce livre, Ellenberger qui écrit : « *La psychanalyse est-elle une science ? Elle ne répond pas aux critères (...). Elle répond aux traits d'une secte philosophique (organisation fermée, initiation hautement personnelle, doctrine changeante mais définie par son adoption officielle, culte et légende du fondateur).*

Borch-Jakobsen se voudra l'héritier d'Ellenberger dans la « démythologisation », soit disant historique, de Freud. Pratiquement il s'agit de rayer de la carte le désir, le nom, l'exception, pour les remplacer par une psychiatrie ou une psychothérapie dite dynamique, humaniste et herméneutique, dont la psychanalyse ne serait qu'une version sectaire. De même l'inconscient freudien n'est pour ces auteurs qu'un parmi tant d'autres. Ellenberger sera encensé par Onfray qui salue en lui (avec Sulloway) le pourvoyeur d'arguments « *lourds et définitifs* » qui pulvérisent « *la légende d'un savant récompensé par la grâce après un long et patient travail d'observation scientifique* ». D'ailleurs, avant une fâcherie récente, Me Roudinesco était fière de raconter sa collaboration avec Borch-Jakobsen dans l'enquête qu'ils ont menée sur le cas Anna O, par le biais du journal de Marie Bonaparte (auquel elle avait eu accès), en persiflant les psychanalystes qui avaient fait confiance à E. Jones. Hélas ! Cette collaboration a pris fin. Encore un talent de l'équilibre.

En effet, Me Roudinesco ne cherche pas à seulement défaire des légendes mais, à l'instar d'Ellenberger, et avec une imagination débordante qui lui est propre, à construire une légende pour mieux détruire l'homme légendaire. Y compris la légende d'Ellenberger lui-même qu'elle compare, dans sa préface, par exemple, à Michel Foucault, son ouvrage sur l'histoire de la psychanalyse, étant l'égal, à son avis, de *l'Histoire de la folie* (sic). Pourtant, dans sa préface de 1994, Me Roudinesco ne peut s'empêcher de remarquer que le formidable Ellenberger oublie un peu la « rupture » introduite par Freud, pour ne pas fâcher, sans doute, Canguilhem, dont elle se veut aussi l'héritière ! Equilibre toujours ? On n'en est plus à un paradoxe près. Mais fait plus grave, elle ajoute, que ce brave fils de pasteur suisse est à l'origine de l'école « révisionniste » dans la psychanalyse. Entendez celle qui va alimenter *le Livre noir de la psychanalyse*, comme les médisances d'Onfray. On frôle la chute, il faudra donc protester fort de sa différence...

Me Roudinesco, dans sa préface au deuxième tome des écrits d'Ellenberger (*Médecins de l'âme*, p. 23) souligne le paradoxe : « *Parce qu'il n'était pas freudien Ellenberger sut attribuer à Freud la place exceptionnelle qui lui revenait dans la longue histoire de la découverte de l'inconscient.* ». Pour Me Roudinesco la psychanalyse est une affaire trop sérieuse pour être confiée à des psychanalystes freudiens. La raison en est que le psychanalyste n'est qu'un analysé toujours suspect d'un transfert, entendez d'un amour déséquilibré pour Freud ou Lacan, amour qui ne peut être que suspect.

Pendant il faut bien aimer quelque chose. Me Roudinesco se méfiant de l'amour des scientifiques pour la raison semble s'être mieux entendu avec ceux qui regardaient, par un certain côté, un amour de Dieu à côté d'un intérêt pour l'analyse.

Me Roudinesco a eu un autre maître en histoire, maître qui était aussi sans doute assez peu analysé et jésuite, Michel de Certeau. Dans les années 70 quand Gallimard souhaite publier une histoire de la psychanalyse en France, il s'adresse à Michel de Certeau, auteur d'un livre sur la possession de Loudun ; celui-ci va confier la tâche à E Roudinesco. Le projet semble réalisable à l'auteur de *Psychanalyse et histoire*, à condition « *qu'il ne soit conduit que par un seul individu* ». L'idée du héros solitaire, chère à Me Roudinesco, n'est donc sans doute ici qu'un fantasme partagé par elle et quelques autres. Elle tient beaucoup à sa solitude. Dans quel évangile, la vérité s'avance-t-elle portée par un seul ?

Lacan, lui, souhaitait, plus simplement, laisser la vérité parler pour s'aviser à la fin que son lait (lai ?) endort le patient. Mais il souhaitait aussi qu'il y en ait d'autres, analystes, comme lui, qui sachent rire de déchariter et de savoir que l'Autre n'existe pas. De Certeau, qui avait plus de rigueur, s'est fourvoyé dans la mystique, l'apologie de la parole, et son ami Roustang dans la dénonciation du maître Lacan et ... dans l'hypnose.

La thèse imaginaire de Me Roudinesco sur les funérailles de Lacan n'est pas un détail. Elle lui est nécessaire pour tenter de détruire, à travers la figure mythique de l'idole qu'elle construit, le désir de Lacan qui, lui, n'est pas une légende. En voulant souligner que Lacan, contre l'évidence de son enseignement et de sa vie, eût souhaité une sépulture chrétienne que ses proches lui auraient refusée, elle bâtit une figure classique, celle légendaire de l'homme qui, à la fin des fins, s'en remet à Dieu et cède sur son désir ! Lacan n'a pas traité la religion et la question de Dieu comme quantité négligeable et pas du tout comme Freud du côté du rite. Me Roudinesco n'a pas assez lu son maître de Certeau là-dessus, qui souligne que Lacan voulait, selon son dire même « *être Autre comme tout le monde après une vie passée à vouloir l'être malgré la loi* ». Lacan a essayé, tâche cruciale pour la civilisation, d'apporter avec la psychanalyse la dimension d'un réel qui diffère de celui de la science et d'un réel de la psychanalyse qui s'oppose à la vérité, toujours un peu religieuse au bout, sans vouloir l'effacer. Ne pas savoir lire cela c'est faire injure à Lacan, à la psychanalyse, et aux psychanalystes, ce qui s'ajoute à l'injure faite à sa famille. Madame, les psychanalystes ne souhaitent pas retrouver leur équilibre dans un retour funeste de la vraie religion. D'où vous vient alors, madame, ce fantasme de conversion, en tant qu'analyste ? De l'histoire, mais laquelle ?

▪ LACAN QUOTIDIEN SOUTIENT ▪

LE THEATRE CONTRE LE FANATISME

COMITÉ DE SOUTIEN À LA LIBERTÉ DE REPRÉSENTATION DU SPECTACLE DE ROMEO CASTELLUCCI AU THÉÂTRE DE LA VILLE

Depuis le 20 octobre, date de la première, les représentations du « Concept du visage du fils de Dieu », de Romeo Castellucci, au Théâtre de la Ville, donnent lieu à des événements graves.

Un groupe organisé d'individus qualifiés d'intégristes chrétiens, se réclamant en partie de l'Action française, a tenté d'empêcher l'accès au Théâtre de la Ville en bloquant les portes, en agressant le public, en le menaçant, en l'aspergeant d'huile de vidange, de gaz lacrymogènes et de boules puantes, tandis que leurs complices entrés dans la salle ont interrompu la représentation dès le début en occupant la scène et en déployant leur mot d'ordre : «La christianophobie, ça suffit ».

Ils avaient demandé par voie de justice l'interdiction du spectacle et avaient été déboutés de leur demande par le Tribunal de Grande Instance le 18 octobre 2011.

La police doit donc intervenir chaque jour à l'entrée du théâtre, et nous nous sommes vus dans l'obligation de l'appeler à l'intérieur à deux reprises pour qu'elle évacue ceux qui occupaient la scène, ce qui s'est fait sans heurts, parce que nous avons veillé à éviter des affrontements entre ces envahisseurs et le public outré de tels agissements.

Le personnel du théâtre s'est montré résolu et efficace en ces pénibles circonstances, et malgré les nombreux incidents ayant entraîné des retards importants, nous avons jusqu'à présent obtenu que les représentations aient lieu.

Que ces groupes d'individus violents et organisés se réclament de la religion chrétienne est leur affaire, qu'ils obéissent à des mouvements religieux ou politiques, demande une enquête ; pour nous, en tout cas, ces comportements relèvent à l'évidence du *fanatisme*, cet ennemi des Lumières et de la liberté contre lequel, à de glorieuses époques, la France a su bien lutter. Le théâtre a d'ailleurs très souvent été pour ces luttes un lieu décisif.

On ne peut en rester là. De tels agissements sont graves, ils prennent une tournure nouvelle, nettement fascisante. Ces groupes d'individus s'empressent en outre de décréter blasphématoires, de façon automatique, des spectacles qui ne sont dirigés ni contre les croyants, ni contre le christianisme. Il suffit d'ailleurs de lire les intentions de Romeo Castellucci, publiées dans le programme distribué chaque soir au public, pour comprendre

son propos d'artiste.

Nous n'entendons donc pas céder à ces menaces odieuses, et ce spectacle sera maintenu jusqu'à la fin de sa programmation. Nous invitons le public à y assister, en toute liberté nous l'espérons.

Il est d'ailleurs à noter que ce spectacle a été apprécié sans troubles en Allemagne, en Belgique, en Norvège, aux Pays-Bas, en Grèce, en Suisse, en Pologne et en Italie, et que c'est en France qu'ont lieu ces manifestations d'intolérance.

Nous créons donc un comité de soutien s'adressant à toutes les personnes de bonne volonté – et cette expression est ici particulièrement bienvenue – pour défendre au-delà même du spectacle de Romeo Castellucci au Théâtre de la Ville, la liberté d'expression, la liberté des artistes et la liberté de pensée, contre ce renouveau du fanatisme.

Emmanuel Demarcy-Mota et l'équipe du Théâtre de la Ville.

Lacan Quotidien s'associe pleinement à l'appel du **Comité de soutien à la liberté de représentation du spectacle de Romeo Castellucci au Théâtre de la Ville** et invite ses lecteurs à le soutenir également. Les signatures de soutien peuvent être adressées à l'adresse suivante : comitesoutienspectaclederomeo@yahoo.fr

Anne Ganivet Poumellec, Eve Miller-Rose, Kristell Jeannot, et Jacques-Alain Miller

▪ CHRONIQUES ▪

PLÉNITUDE DE LUMIÈRE *par Philippe De Georges*

CLARTÉS FUGACES

Octobre dore la Baie des Anges d'une lumière qu'on n'ose à peine dire d'automne. Une amie bouleversée nous raconte ce qu'elle vient de vivre à la frontière - qui n'en est plus une pourtant, depuis les accords de Shengen - entre Vintimille et Menton. Le train est plein de Tunisiens, des *sans papiers*, qui tentent leur chance pour la nième fois de la journée. Ils sont calmes, soumis quand la police se rue sur eux dans une atmosphère de rafle. Ils vont être refoulés une fois de plus, et ils reviendront par le prochain convoi. La côte d'azur est coutumière de ces mouvements d'exil. Le Clezio a bien décrit, parmi d'autres, celui des juifs

qui dans les années quarante croyaient trouver ici un refuge pour leur inquiétude. Nice a été faite par les étrangers, depuis que princes et princesses y sont venus de Russie ou d'Angleterre, goûter la chaude couleur de son soleil et de ses oranges. Mais il n'y eu pas que des princes : dans les années soixante, ceux qu'on appelait les maghrébins venaient édifier les immeubles de la Riviera et dormaient dans les bidonvilles qui jouxtaient l'aéroport. Mon amie est émue. Une phrase me vient en tête, pendant qu'elle parle : « clandestins sous nos manteaux de Lumière... ». C'est une formule d'un autre visiteur de la Riviera, Nietzsche qui écrivit ici une bonne part de Zarathoustra. De lui vient aussi la formule qui sera le titre de ma chronique, « Plénitude de Lumière », qui chante avec l'éveil auquel invite « le grand Midi ». Mais ce qu'il y a d'automnal dans l'air, c'est, plutôt que le soleil de plomb, celui qui rase et dessine des ombres. Clandestins sous des manteaux de Lumière, est-ce contraste, nuance, paradoxe ou contradiction ? Je pense à ce passage d' « ...ou pire¹ » où Lacan rappelle son attachement au parti des Lumières, tel qu'il s'affiche au dos de ses Écrits. Mais vient tout de suite comme une restriction : « Le premier pas à faire dans la philosophie des Lumières, c'est de savoir que le jour n'est pas levé... ». Est-ce alors pour demain ? « ...le jour dont il s'agit n'est que celui de quelques petites lumières dans un champ parfaitement obscur ».

Un pas de côté, donc. D'où le plaisir de lire « Clartés de tout² », de Jean-Claude Milner, avec le seul regret que le nom de ses interlocuteurs ne figure même pas sur la couverture du livre. Le moins qu'on puisse dire, en effet, est que Fabian Fajnwaks et Juan Pablo Lucchelli ont fait plus que de lui tendre le micro. Leurs questions et la part qu'ils prennent au débat traduisent à la fois leur connaissance précise de l'œuvre de celui qu'ils interrogent, et leur capacité à saisir les enjeux de celle-ci. Ce livre était annoncé depuis l'été, et les aimables libraires de La Grasse, dans les Corbières, m'en avait parlé agréablement, aux lendemains du festival qui se tient là tous les étés, et où Milner avait donné une conférence passionnante sur l'Un et l'universel. Les auditeurs du cours de Jacques-Alain Miller³ ne pouvaient qu'être

¹ Jacques Lacan : *Le séminaire*, Livre XIX, « ...ou pire », page 33, Le seuil 2011.

² Jean-Claude Milner : *Clarté de tout*, Verdier 2011.

³ Jacques-Alain Miller : *L'être et l'Un*, cours inédit 2010-2011.

sensibles au fait que les recherches de l'un croisent si judicieusement l'enseignement de l'autre.

De ce livre passionnant, j'ai retenu comme une perle qui m'aurait été adressée les pages consacrées à la révolution française. Une figure s'en détache, qui m'est chère entre toutes : celle de saint-Just. On tiendra ici pour négligeable le fait que les deux signifiants de ce nom aient une fonction certaine et dans la place qu'on lui reconnaît, au-delà de son rôle politique concret, et dans l'attachement que je lui ai porté. Toujours est-il que l'homme que ce nom désigne m'a servi un certain temps à titre d'identification.

Milner cite un fragment des « Institutions républicaines » qui définit précisément la position subjective de Saint-Just dans les événements de 89 : « Je méprise la poussière qui me compose et qui vous parle ; on pourrait la persécuter et faire mourir cette poussière, mais je défie qu'on m'arrache la vie indépendante que je me suis donnée dans les siècles et dans les cieux ».

Le commentaire de Jean-Claude Milner met en valeur l'opposition entre deux éléments articulés par le mot « mais ». Il identifie la première partie comme relevant du champ de la science moderne, et voit dans la seconde un écho de « La République » de Cicéron. Les deux propositions empruntent aussi clairement leur style et leurs signifiants au bagage biblique, de l'Ecclésiaste aux Évangiles, ce qui n'est pas noté mais donne indéniablement à l'ensemble une tonalité christique. Au-delà du lyrisme du discours, ce qui le rend homogène au destin qu'il soutient, c'est l'affirmation du choix fait par le sujet de son existence. C'est aussi l'intime conviction que ce que nous faisons en actes de parole excède de loin le peu que nous sommes.

Ainsi en est-il de tout discours, au sens de Lacan, qui n'est pas que paroles verbales, car on perçoit entre les mots « ce qui fait un discours, à savoir le réel qui y passe⁴ ».

Philippe De Georges,
Nice, le 23 octobre 2011,
jour des premières élections libres en Tunisie.

⁴ Jacques Lacan : *Le Séminaire*, « ...ou pire », page 14, Le seuil 2011.

PORTRAITS *par Philippe Hellebois*

L'HOMME AU NŒUD PAPILLON ROUGE



Mince, élancé, cheveux de jais relativement longs et uniformément noirs à près de soixante ans, visage halé – comme de juste pour un enfant de l’immigration italienne –, mais manifestement relifté, sourire inoxydable aux dents parfaites. Depuis son entrée dans l’arène politique belge dans les années 80, Elio Di Rupo arbore aussi un nœud papillon rouge qui lui donne une allure étrange, et à la fois inclassable. Il s’en trouve perpétuellement endimanché, et comme projeté au-delà de toute élégance possible. Si l’élégant ne sort pas du lot – il est toujours dans le ton, au diapason, à la mode qu’il suit ou crée – notre homme ne ressemble à personne d’autre qu’à lui-même. Personne, en Belgique, n’oserait plus le porter, et il faut bien dire qu’ailleurs, personne n’y songe. Le nœud papillon rouge est tellement devenu son apanage que l’on n’attend plus que celui ou celle qui changera la langue en rebaptisant ce spectaculaire appendice. On dira un di rupo comme une lavallière. Serait-ce alors un dandy ? Pas vraiment, Brummel était inventif, variable, déroutant, là où Elio reste imperturbablement ce qu’il est. C’est à l’évidence une composition, une image de synthèse à laquelle l’intéressé ne déroge que rarement, sauf peut-être le week-end, en vacances ou dans les à-côtés de la vie politique, mais quand les choses deviennent sérieuses, le nœud papillon rouge reprend sa place, et veille au grain.

Véritable emblème, il aura accompagné sa marche vers le pouvoir pendant vingt ans puisque Elio s’apprête, sauf coup de théâtre, à devenir Premier ministre d’un pays auquel il a provisoirement (?) évité l’implosion. C’était, à plus d’un titre, une gageure. La crise politique rendait tout d’abord depuis deux ans – date des dernières élections législatives – la constitution d’un gouvernement fédéral impossible. Malin et tenace, il semble être parvenu – l’on ne voit pas encore très clair ! – à satisfaire à la fois les revendications flamandes et francophones. Comment a-t-il fait ? C’est une longue histoire pour une autre chronique, mais disons qu’il a habilement profité du départ de celui qui bloquait tout accord, Bart De Wever, un nationaliste flamand, grand vainqueur des élections, et qui, lui, n’a pas osé, voulu

ce qu'il désirait soit la fin de la Belgique. L'autre gageure consistait à faire accepter aux Flamands – la communauté la plus nombreuse et la plus riche – qu'un francophone devienne premier ministre, ce qui n'était plus arrivé depuis près de trente ans.

À l'évidence, ce poste, Elio le désirait plus que tout depuis toujours, au moins depuis qu'il est devenu un homme public. Il a sûrement de fort bonnes raisons personnelles, mais dont personne ne sait finalement grand-chose, au-delà d'un parcours spectaculaire à la Rastignac. L'homme est pudique voire selon un de ses mentors – Philippe Moureaux, historien dix-huitiémiste et grande figure du PS –, carrément méfiant. Cela ne l'empêche évidemment pas d'être fort bien adapté à la société du spectacle, et donc prolix de ce qu'il veut bien montrer : la culture, le *design*, l'art contemporain, l'architecture et l'homosexualité.

Le pouvoir, Elio ne l'a pas que désiré, il l'a voulu, et a tout fait pour l'obtenir. Il ne ressemble en rien aux socialistes français qui, comme le notait J.-A. Miller dans *Le Point* du 20 octobre, ont mis longtemps à s'avouer qu'ils préféreraient le pouvoir au socialisme. Elio est belge, parce qu'italien, la question de l'existence d'autres Belges constituant un problème encore irrésolu. *L'existence précède l'essence* vaut en effet pour la Belgique qui, indubitablement existe, mais sans êtres pour la peupler. La Belgique existe, mais les Belges ? Les socialistes belges, quant à eux, ne s'embarrassent guère de toutes ces subtilités. Ils ne semblent guère divisés, les fantasmes marxisants ne les encomrent pas, les discours non plus, et les lapsus encore moins. Le pouvoir étant en Belgique partagé par plusieurs partis différents, ils l'occupent, avec fort peu d'interruptions, depuis les années 1920. Ce qui compte, et qui pour nos âmes romantiques peut sembler un peu bas de plafond, c'est donc d'y être, d'y rester, et d'y revenir. Déclarer en début de campagne électorale, comme le fit François Hollande il y a cinq ans, « Nous allons battre la gauche », considérer une défaite comme une victoire à l'instar de Ségolène, leur paraît tout bonnement incompréhensible. Les socialistes français semblent traverser leur fantasme, mais ensuite que deviendront-ils ? Belges ? On peut s'inquiéter ! La perspective eut, en tout cas, enchanté Baudelaire qui n'aimait guère la Belgique, mais voyait quand même en elle, et à son grand dam, l'avenir de la France !

▪ NOUVELLES DE JAM ▪

JACQUES-ALAIN MILLER A LA LIBRAIRIE KLEBER A STRASBOURG LE 22 OCTOBRE 2011 (II)

Le [Lacan Quotidien n°67](#) a publié hier les récits d'[Armand Zaloszcyc](#) et d'[Isabelle Galland](#) de ce *Rendez-Vous* avec **JAM**.

Voici aujourd'hui celui de [Pierre Ebtinger](#), d'autres récits, encore, à découvrir dans la [Rubrique Courrier](#) du [LQ.fr](#) en [cliquant ici](#).

Strasbourg, 22 octobre 2011-10-22

Jacques-Alain Miller à la librairie Kleber à Strasbourg

Pour la première fois en un lieu public, Jacques-Alain Miller est venu à la rencontre d'un auditoire nombreux de plus de 300 personnes dans la Salle blanche de la librairie Kleber. Accueilli par Armand Zaloszcyc et Pierre Ebtinger, il a su d'emblée donner à cette rencontre la chaleur et la fluidité d'une causerie amicale, d'abord avec les collègues qui l'accueillaient, puis avec le public. D'anecdotes essentielles en détails savoureux, Jacques-Alain Miller fait vivre le Lacan du de 1971, année du séminaire ... ou pire et des conférences réunies dans Je parle aux mârs. Il nous fait partager son plaisir de mettre l'accent sur une chose qui a été dite une fois par Lacan pour montrer que l'on peut en faire le centre de gravité de sa pensée, il nous dit son bonheur de voir d'autres partager ce point de vue, son regret ou sa crainte de voir s'installer à partir de là des ritournelles, laissant ainsi entendre son souci de garder vivant ce qu'il enseigne et transmet.

De la ritournelle, il nous préserve sans cesse, convoquant des auteurs peu connus, ou faisant apercevoir ce qui n'a pas été vu chez d'autres plus connus, tel Chateaubriand. Et puis, nous assistons à cette performance picturale, où Jacques-Alain Miller nous fait littéralement voir tel moment de la vie de Lacan et de sa vie. Ainsi, suite à une question venue de la salle, il raconte de façon simple, précise, authentique la dernière année de la vie de Lacan et ce qui a mené à l'acte de dissolution de l'EFP. L'importance qu'a pris cette question dans cette

rencontre a aussi révélé l'arrêt sur image qui persiste spécialement chez certain, contrastant avec le vif intérêt dont témoignait ce vaste public. De cet aperçu est né l'idée d'un colloque au printemps prochain.

Pierre Ebtinger

JACQUES-ALAIN MILLER AU QUAI BRANLY

Vendredi 21 octobre 2011 à 18h30, JAM était l'invité de l'université populaire du musée du quai Branly dirigée par **Catherine Clément**. **Hubert Prolongeau** animait la rencontre. A la manière du Sartre rencontré par le très jeune Jacques-Alain Miller alors en classe de philo, dont il se rappelle la « simplicité et la manière affable », JAM est venu parler de lui et de la psychanalyse lacanienne avec une grande simplicité.

Une enfance combattante

De son enfance, JAM évoque une décision précoce : celle de « se sentir français de part en part », aussi repère-t-il qu'il s'est « toujours senti juif sans aucune fascination pour l'histoire juive ». Il passe aux lectures qui ont compté pour lui, commençant par la mythologie grecque adorée depuis toujours tandis que les histoires de la Bible avaient eu moins de résonance pour lui. JAM s'arrête néanmoins sur l'histoire de David et Goliath au point de reconnaître avoir cherché toute sa vie cette manière de combattre. JAM parlant de ses parents affirme : « j'étais aux prises avec un père tout puissant, aimant, attentif...mais une autorité sans appel, instance d'autant plus prégnante qu'elle n'était pas hostile, fonctionnant sur le mode terrible du *pour ton bien* ». Aussi en vient-il à qualifier cette enfance de « combattante » et à confier alors le souvenir d'avoir souvent quitté la table familiale de « rage et d'humiliation », en réponse à ce qu'il prenait pour des paroles ravalantes de son père. Ces scènes lui donneront l'idée qu'il avait un très mauvais caractère. Ce que son père pouvait condenser dans la formule « si tu continues comme ça, personne ne va t'aimer », posant les termes de ce qui deviendra pour lui une question majeure. Quant aux dieux grecs, JAM avait une prédilection pour Hermès dont il relève les pieds ailés pour en déduire : « je suis toujours content quand je vais vite ».

Sa rencontre avec Freud

En classe de seconde d'abord : *Les cinq psychanalyses*, « Le petit Hans ». JAM l'a lu « comme un roman policier, en transpirant de plaisir... », adorant ce décryptage, lu de « façon haletante » comme il avait lu Molière.

L'idée de faire de la psychanalyse une profession

Fils de médecin, JAM nous raconte comment « toute profession thérapeutique était exclue... c'était le domaine de l'Autre. » Certes, il avait lu de la clinique, il était allé aux présentations de malades du docteur Lacan, mais pour lui qui aimait bouger, c'était une profession inenvisageable pour ce qu'elle impliquait de rester enfermé. C'est ce qui a suivi la dissolution de l'École Freudienne qui l'a poussé à s'y jeter « à corps perdu »

Sartre

JAM avait voulu le lire, dès ses années de lycée. *L'être et le néant*, son *Baudelaire* - énonçant l'idée de choix originel- avaient assurément compté pour lui. Aussi JAM propose-t-il de lire *Propos sur la causalité psychique* comme « l'incidence du *Baudelaire* de Sartre en ce qu'il fait réfléchir à ce qui détermine un sujet à prendre telle ou telle voie ». JAM passe au *Giacometti* de Sartre qui reste d'une « vivacité extraordinaire » et évoque la rencontre avec l'homme qu'il était allé interroger pour la revue « les cahiers libres de la jeunesse ». JAM se souvient comment Sartre, simple, affable, avait répondu avec attention et sans aucune marque de suffisance. Cette qualité de rencontre, JAM la retrouvera avec Lacan.

Sa rencontre avec Lacan

C'est d'abord par l'écrit : A 19 ans, en lisant « Fonction et champ de la parole et du langage » le jeune Jacques-Alain Miller « tombe à la renverse ». Cette pensée toujours subversive, celle d'une « jeunesse encore en bagarre sous l'étendard de Lacan dans un siècle évaluationniste », tel est le Lacan vivant de JAM.

Ce qui est important dans l'œuvre de Lacan ?

Ce sont moins des thèses,- sa pensée étant marquée par l'autocontestation- qu'une « position, une attitude, une façon d'aborder les problèmes avec l'idée qu'il ne faut pas se laisser engluer par le spectacle du monde ». JAM invente alors une formule pour qualifier ce style : « un regard, mais un regard qui parle ». Il l'explicite comme le fait d'être sensible au point « où est la jouissance de celui qui produit le spectacle ». Pour l'exemplifier, JAM se réfère à sa propre analyse politique depuis son « tombeau de l'homme de gauche » de 2001 jusqu'au dévoilement du « centrisme dur du nouvel homme de gauche » au sortir des primaires du parti socialiste durant cet automne 2011.

Avant de se retirer pour écrire la suite de « vie de Lacan » dont Philippe Sollers a remarqué qu'elle est aussi « vie de Miller », Jacques-Alain Miller nous a donné à saisir, au cours de cette soirée, quelque chose du plus singulier de son style, celui d'une vie combattante.

Par Daphné Leimann.

▪ FENÊTRE ▪

LE NOM DES AMOURS (II), par Laure Pastor

Un proverbe chinois dit à peu près ceci : *La langue butte toujours sur un mal de dents.* On pourrait partir de là pour faire maintenant le tour de ce que l'amour est *un fait* de poésie, en ceci que d'une part, comme *un fait*, il se passe de signification, il n'en a nul besoin alors que nous lui en demandons, il doit rendre ses comptes, faire parfois ses preuves. C'est un peu comme penser qu'à ne pas avoir de sens, et au nom d'une telle absurdité (de nous abandonner au sors de l'insignifiance), nous avons fait de l'amour un due, la raison, la conscience d'une justice, avant même de *l'envisager*, mais là c'est encore de trop s'avancer, disons d'avantage de *le supposer*, comme conquête. Repousser l'impossible ou ne pas céder sur ce désir. L'enseignement de Lacan est là à mon sens. Comme toutes idées poétiques l'amour est alors aussi celui qui, lorsqu'il est mis en prose : réclame encore le vers. Il est celui qui d'un texte en appelle un autre. IL est la pensée qui se parle en se pensant, la parole qui panse en s'offrant là où la souffrance n'avait pu trouver mots. A trop vouloir encore, *le peau- aime* atteint toujours cette limite qui est cette véritable rage de dent de ne pouvoir trouver le fin mot résoluble à son malheur de ne pas trouver, comme de ne pas savoir, faire face à l'impossible, lui tenir tête, le regarder, voir s'y jeter comme l'effronté. La poésie connaît bien ce genre d'anarchie. Quelque chose de la douleur dépassant le mot juste reconduit aussitôt le sujet même du propos de cette douleur à ce qu'il n'y a plus de mot pour la dire, de nom pour la nommer, et la langue butte ici sur ce qui du corps, voire de son propre corps, (ou d'une carie mal soignée) ne pouvant s'embrasser par les mots, devient étranger. C'est cette considération de Paul Valéry ! *On considère sa main sur la table, et il en résulte toujours une stupeur philosophique. Je suis dans cette main, et je n'y suis pas* (1943, *Moralités*). C'est la déchirure qui est douloureuse pour se détacher de cette masse informe à partir de laquelle notre nom ne peut exister sans atteindre l'autre par un baiser volé. Il y a du vol pour aimer. Si bien que, le sujet d'un poème, comme la cause de l'amour, lui est aussi étranger et aussi important que l'est à un homme : son nom. A partir de là, tous les mobiles du crime peuvent commencer à s'entendre. *L'étranger chez soi*, Yves Claude Stavy en parle dans son article (L'effacement du nom et le temple, LQ numéro 34), en reprenant ce que déjà Valéry, le tournant en ses mots, disait « *l'homme est action, ou il n'est rien* », Stavy d'ajouter « *l'acte rend chacun Autre à soi même* ». De quoi tentais-je de parler sinon du *nom des amours* ou d'une certaine façon de ne pas céder à la haine en désavouant sa propre façon d'aimer, cette haine dont Stavy dit aussi qu'elle procède à *l'effacement du nom comme message*

inversé d'un refus de ce qui est Autre à soi-même. De ce point d'inconnu, cet endroit d'où a jaillit la nouveauté de notre propre difficulté à y être allé (à chacun son *extimité*) Lacan a tenté d'y avancer la question du symptôme. Il s'y est lui-même avancé en tant qu'à lui trouver un tout Autre nom, faisant entrer le sien dans l'histoire de la pensée, celui-ci lui-même toujours aussi étranger qu'important, plus que jamais, à la vie d'un homme, ce faisant justement de lui *un homme*, faisant ainsi de Lacan Lacan. De ce point d'inconnu Lacan en a fait une sorte d'envers d'un monde habitable où il existe ce lieu pour un savoir qui se dissipe comme un songe, et Lacan de nous conduire sur un continent noir au sein même du réel pur. De ce point d'inconnu, Lacan en a dit combien l'image en était absente, combien \hat{o} par quel miracle seules certaines danses érotiques des sons de la langue pouvaient seulement en un battement, une rythmique, la petite mélodie efficace qui disparaît sitôt prise par le corps, nous mettre sur la piste et n'en dire que ce qui n'existe pas dure une seconde alors que la mort dure toute la vie. La poésie, s'il y avait une cause à toutes questions de chacun et ce contre quoi nous luttons tous, serait cet éclair ! Un déchirement dans le ciel pour nous dire la vérité, mais la poésie n'est pas donnée, nul ne peut s'allonger sous les étoiles en attendant seulement... IL y a du coupable, du crime et beaucoup de violence pour s'avancer vers cet éclair de la lucidité comme il y a du coupable dans tout être qui s'écarte, comme il y a du meurtre et du cannibalisme chez certains êtres fait d'hommes digérés parce qu'il n'y a rien de plus original, rien de plus soi que de se nourrir des autres, comme il y a du coupable chez un homme qui songe parce qu'il songe toujours contre le monde habitable, il lui refuse sa part, il éloigne le prochain à l'infini. Il y a du coupable dans cette quête pour atteindre des profondeurs, car toute la profondeur que nous prêtons à certains états n'est due qu'à leurs éloignements de l'état de la vie normale, et non à leurs rapprochements de choses très importantes et très cachées. Il y a du vivant invivable. Un homme, grand homme, est de ceux là qui plongeant avec désinvolture en ces lieux vers le savoir qui se dissipe comme un songe, laisse bien après lui les autres dans l'embarras. Lacan est de celui là, nous continuerons d'en rêver comme de l'aimer de nous demander où aller à présent ? C'est la question que posera toujours le réel en même tant que d'y répondre parce qu'il sera toujours à l'endroit de chacun, de son propre éclair, de son propre temps, de sa propre écriture, de son propre style, de son amour de la musique, des belles lettres et de la poésie, pour aller vers le nom de sa propre question, question qui fait énigme et interrogation au travers et par le moyen à nouveau du symptôme. Parce qu'à la fin de son enseignement Lacan nous dit que le symptôme est réel, le discours sur l'amour qui en porte d'ailleurs très bien les stigmates est la figure du Christ par excellence. Que l'on commémore les trente ans de la mort de Lacan et que l'on puisse s'intéresser à ce à quoi réellement l'eucharistie procède, voilà disons davantage un parallèle qui pourrait bientôt devenir plus intéressant pour illustrer comment le symptôme en tant que maladie de l'amour ne peut pas en rester à sa dimension symbolique, le langage ne faisant pas tout, il y a ce point d'horreur d'un réel qui fait toujours peur à voir, à vivre pour quiconque voudrait atteindre le bout de sa pensée. C'est à cet endroit là que Lacan devient politique. C'est aussi de ce courage là que manque aujourd'hui plus que jamais certaines émissions de fermentations intestines à l'égard du nom de Lacan,

où de tous ceux qui portent en eux l'estime d'une certaine fulgurance. En effet, le crime est aussi un réflexe qui assassine, efface intimement celui qui vous dit une chose dont on ne veut. Il y a dans l'insulte ou l'attaque un profond repli, non pas sur un impossible qu'il s'agirait de ne pas refuser d'affronter (comme nous y engage la solitude), mais sur un impossible dont l'accusateur en tient la certitude contrariété qu'il n'est pas décidé à pouvoir vaincre, l'asservir, l'annuler, donc en choisissant de partir sur un *-je te hais*, il connaît ce choix de penser *-je te supprime en esprit, -j'annule ton nom*, en quelque sorte il ne sait pas aimer... Paul Valéry a très bien saisi cette *Loi mécanique des injures*, il dit ceci qu'à la condition d'en être le témoin suffisamment éloigné, l'injure ne se fixe pas au point où elle est adressée : chaque crachat décrit une courbe fermée. Un homme qui vous attaque n'est-ce qu'un homme qui se soulage ? Parfois se détachent alors de nous ceux dont il n'est pas impossible que nous puissions nous féliciter qu'ils s'écartent ! Le jaloux, oublie le grand et véritable avantage de ne pas avoir ce qu'il désire, il n'est pas du côté d'un *ne pas céder sur son désir*... Sa question n'est point non plus davantage celle du réel que celle de sa propre image prise à l'endroit qui lui fait voir par un seul coup d'œil que rencontrer une idée (être traversé par cet éclair) n'est pas chimérique et que la place est prise. L'avantage de ne pas avoir ce que l'on désire c'est de le considérer d'un point de vue interdit à qui le possède, alors certain(es) peuvent passer leur temps à le haïr (ce point) en se faisant un devoir de s'instruire à le déprécier pour vivre. L'ironie ! C'est que le possesseur parfois le déprécie lui aussi en tant qu'il l'a... Si bien que chaque éclair de la pensée est toujours attaqué par les deux faces. Elle attaque autant qu'elle est visée et le lion est toujours fait de moutons assimilés.

▪ ÉCHO ▪

Le [Forum des femmes pour Rafah](#), s'est déroulé le 9 octobre dernier, les derniers mots, prononcés par Graciela Brodsky nous sont revenus aujourd'hui. Les voici.

TRENTE MILLE DISPARUS *par Graciela Brodsky*

Pendant que j'écoutais ce qui se disait cet après-midi, si féminine, il m'est revenu en mémoire la réponse que m'a faite quelqu'un à qui je demandais une signature pour la libération de Rafah Nached : « Dans les années soixante-dix en Argentine, il y a eu trente mil disparus, et tant d'autres au Brésil, en Uruguay, au Chili... Pourquoi donc cette agitation pour une psychanalyste syrienne ? Ou bien alors vous ne vous intéressez qu'aux psychanalystes ? »

Cette réponse m'a bouleversée.

Est-ce une question de nombre ? De pourcentage ? Trente mil disparus...Avec quoi mesurer l'horreur ? Comment pourrait –on se représenter cela ?

Oui, trente mil est un chiffre énorme, mais, avant d'en arriver à trente mil, est-ce qu'il n'y a pas eu, en Argentine aussi, un, et puis un autre, et puis encore un autre ?

La vraie différence, celle qui compte, est celle qu'il y a entre le zéro et le un.

Ensuite, il ne s'agit que de la répétition du geste dans ces bureaucraties de la terreur que deviennent finalement les dictatures.

Rafah Nached a été incarcérée parce que sa pratique, orientée par la psychanalyse, a été considérée comme subversive.

Mais oui ! Nous savons que la psychanalyse est ce qui enraye la roue du maître. Il faut le dire : parfois, nous-mêmes, nous oublions que notre meilleur sort est d'incarner la peste, et que, bien que nous ne mettions pas en péril la stabilité des États, nous arrivons à transformer les gens, nous arrivons à les libérer d'une peur, par exemple.

Moi-même, détenue illégalement par l'armée pendant les années de la dictature, et tenue pour disparue pendant plusieurs jours, j'ai été soumise à des interrogatoires quotidiens : « Vous, les psychanalystes, qu'est-ce que vous fabriquez, de quoi parlez-vous, où vous réunissez-vous ? » Ils ne pensaient pas que la psychanalyse était inoffensive, et le régime syrien non plus.

Rafah Nached. Ce nom, il faut le répéter.

Croyez-moi, quand quelqu'un est retiré de la circulation, quand il ne dispose plus de son corps pour aller et venir, ou pour faire l'amour, ou pour prendre un avion et rendre visite à sa fille, alors il ne dispose plus que de son nom. Et c'est ce nom circulant de bouche en bouche qui fait qu'on est toujours de ce monde. Pendant que nous parlons de Rafah, pendant que nous réclamons justice, elle dispose de la seule liberté qu'il lui reste, et la psychanalyse continue d'empêcher que les choses aillent tout droit vers le pire.

lacan quotidien publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

éditrice anne poumellec annedg@wanadoo.fr

rédactrice kristell jeannot kristell.jeannot@gmail.com

designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

computer mark francboizel & family

lacan et libraires catherine orsot-cochard catherine.orsot@wanadoo.fr

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

POUR RETROUVER LES DERNIERS ARTICLES DU LQ.FR PUBLIÉS SUR LE BLOG [CLIQUEZ ICI.](#)
